

LA FIN DE L'HOSPITALITÉ

Guillaume Le Blanc
Fabienne Brugère

Lampedusa,
Lesbos, Calais...
jusqu'où irons-nous ?



Flammarion

Licence eden-6-oPcvmmNv8mUX4xYX-vyyxA5EAF54wDt9Z8 accordée le 12
octobre 2017 à Carolin Wiedemann

LA FIN DE L'HOSPITALITÉ

Guillaume Le Blanc
Fabienne Brugère

Nous avons parcouru l'Europe, de la « Jungle » de Calais au centre de réfugiés caché dans les hangars de l'aéroport de Tempelhof à Berlin.

Nous avons vu des barbelés prospérer dans les prairies. Des murs pousser comme des champignons.

Nous avons vu l'étranger cesser d'être un hôte pour devenir un ennemi, un barbare qu'il faut éloigner, repousser, ne plus voir.

Toutes les civilisations anciennes s'accordaient sur un point : faire de l'étranger un hôte.

Nous sommes en train de faire l'inverse, de transformer l'hôte en étranger.

Jusqu'à quand ?

Fabienne Brugère est professeur à l'université Paris 8. Elle est notamment l'auteur de La Politique de l'individu, La République des Idées/Seuil, 2013. Guillaume Le Blanc est professeur à l'université Paris-Est Créteil. Il est notamment l'auteur de Courir : Méditation physique, Flammarion, 2012.

Flammarion

La Fin de l'hospitalité

Derniers ouvrages parus

FABIENNE BRUGÈRE, *Qui a peur des philosophes ?*,
Bayard, 2014.

La Politique de l'individu, La République des Idées/
Seuil, 2013.

Faut-il se révolter, Bayard, 2012.

L'Éthique du « care », PUF, 2011.

Le Sexe de la sollicitude, Seuil, 2008.

GUILLAUME LE BLANC, *La Philosophie comme contre-
culture*, PUF, 2014.

La Femme aux chats, Editions du Seuil, 2014.

L'Insurrection des vies minuscules, Bayard, 2013.

Courir : méditations physiques, Flammarion, 2012.

Que faire de notre vulnérabilité ?, Bayard, 2011.

L'Invisibilité sociale, PUF, 2009.

Dedans, dehors : la condition d'étranger, Seuil, 2010.

Vies ordinaires, vies précaires, Seuil, 2007.

Fabienne Brugère
Guillaume Le Blanc

La Fin de l'hospitalité

Flammarion

© Flammarion, 2017.
ISBN : 9782081391321

« La haine n'est jamais bonne »

Spinoza

AVANT-PROPOS

Que faisons-nous ?

Ce livre est né à Calais. Il a été écrit jusqu'au démantèlement de la « Jungle », qui a commencé le 24 octobre 2016. Là-bas, nous avons vu des demandeurs de refuge partir dans des bus vers des centres d'accueil et d'orientation, encadrés par des policiers, par des bénévoles, sous l'œil des caméras, formant de maigres rangées de résignation et de soulagement entre les barrières. Là-bas, nous avons aussi vu d'autres demandeurs disparaître des radars dans l'espoir de passer enfin en Angleterre, la terre promise. Les autorités ont décrété que ce rêve était déraisonnable et qu'il fallait songer à revenir sur terre. Pour beaucoup, cela a signifié la fin de la mer, l'effacement des paquebots et le retour sur les routes, les bus, pour aller au fond de la France, au plus loin de l'Angleterre. Là-bas, nous avons parlé avec eux. « Vivants. Vivants. C'est le principal, nous sommes vivants, et ce n'est pas beaucoup plus qu'être en vie après

avoir quitté la sainte patrie¹ », nous ont-ils dit. Là-bas, nous les avons vus allumer des petits feux dans la Jungle pour faire disparaître leur vie d'ici et pouvoir renaître ailleurs, selon la tradition afghane ou syrienne. Nous avons vu une immense fumée noire s'élever au-dessus des tentes, des dunes, de la mer. Et nous les avons vus s'éloigner, confondus avec leur sac à dos, tandis que d'autres restaient. Était-ce là l'hospitalité tant attendue, la main tendue de la France vers les demandeurs de refuge ? La rhétorique politique est cruelle. Elle a signalé où étaient les priorités : d'abord le démantèlement, ensuite les centres d'accueil. On ne s'est pas vraiment ému de cet ordre de présentation. Quoi ? Aurions-nous à ce point oublié l'idée d'hospitalité ? Le démantèlement de la « Jungle » pourrait-il être autre chose qu'un moyen ? Et qu'est-ce qu'une politique d'accueil dans des centres où il n'est possible de rester que trois mois ? Et après ? Est-ce cela, notre époque ?

Nous n'avons pas voulu en rester aux livres. Nous avons entrepris plusieurs voyages dans l'Europe d'aujourd'hui. Nous nous sommes rendus à Berlin dans un ancien aéroport et nous avons vu le camp de Tempelhof, principal lieu d'accueil des migrants en Allemagne. Nous sommes allés à Calais et nous avons vu ce qu'était un bidonville

1. Elfriede Jelinek, *Les Suppliants*, Paris, L'Arche, 2016, p. 7.

dans la France de 2016. En Macédoine à la frontière grecque. Au nouveau camp de migrants à Grande-Synthe, dans une ancienne linière. Nous avons parcouru l'Europe à la recherche d'une idée de l'hospitalité. Savons-nous encore accueillir ? Nous avons vu des barbelés prospérer dans les prairies. Des murs pousser comme des champignons. Sous nos yeux, nous avons vu l'étranger cesser d'être un hôte pour devenir un ennemi, un barbare qu'il faut éloigner, repousser, ne plus voir. Toutes les civilisations anciennes s'accordaient pourtant sur un point : faire de l'étranger un hôte. Nous sommes en train de faire l'inverse, de transformer l'hôte en étranger. En cessant d'accueillir, nous éloignons des mondes qui sont pourtant là, nous fabriquons de l'invisibilité et croyons ainsi pouvoir gommer des vies humaines qui frappent à notre porte. « On se débarrasse de ces êtres humains. Est-ce que quelqu'un a une objection ? Non. Des murs tout autour et c'est réglé. Quand on ne voit plus quelqu'un, il n'y a plus personne ¹. » Faire qu'il n'y ait plus personne là où il y a quelqu'un, c'est le contraire de l'hospitalité, c'est l'inhospitalité. Or l'inhospitalité devient hostilité ou haine.

Nous nous sommes rendus dans des lieux où l'on ne va pas en général pour nous demander si

1. Elfriede Jelinek, « Für meine Kollegin Asli Erdogan », 204.200.212.100/ej/fasli Erdogan.htm. Que faisons-nous de Calais ?

nous vivons encore dans un monde hospitalier, avec comme horizon la paix et la démocratie. Nous revendiquons une philosophie de terrain, « un reportage d'idées » qui considère qu'« il y a plus d'idées sur la terre que les intellectuels souvent ne l'imaginent¹ ». Les sciences sociales n'ont pas le monopole du terrain. Et d'abord, qu'est-ce qu'un terrain ? Un ensemble de formes de vie qui cohabitent plus ou moins bien dans un espace. Les camps de migrants, partout dans le monde, sont des terrains. Des pratiques d'hospitalité et d'inhospitalité partout dans le monde constituent également des terrains.

Nous nous sommes rendus dans des lieux hors espace : la « Jungle » de Calais, la linière de Grande-Synthe, le no man's land des villes frontières comme Vintimille ne sont indiqués sur aucune carte. Un archipel clandestin émerge, sans portes pour y pénétrer. Ici le centre de réfugiés est caché dans les hangars de l'aéroport de Tempelhof à Berlin, là ce ne sont que milliers de tentes entre des dunes. De ces terrains arpentés sont nées les lignes qui suivent. Elles ont été écrites à quatre mains. Comme un pont d'écriture face à tous ces murs.

Tous ces lieux de l'impossible migration sont des endroits où l'envers de nos sociétés apparaît à vif, mais ce sont aussi des lieux où naissent des pensées

1. Michel Foucault, « Les reportages d'idées », *Dits et Écrits*, Paris, tome II, 2001, Quarto, Gallimard, p. 707.

et des pratiques qui définissent une humanité commune. Des styles sont à l'œuvre, des façons de vivre, des gestes, que l'effondrement menace toujours, mais qui ajournent l'inhabitable et créent un monde. Les migrants qui viennent de la corne de l'Afrique, les demandeurs de refuge qui viennent du Proche et du Moyen-Orient nous forcent à reconcevoir ce qu'est l'Europe.

Des revendications voient le jour de la part de celles et ceux qui luttent pour une Europe des citoyens et non des gouvernants. Comme le note Raphaël Glucksmann ¹, « la sacralité politique n'est plus du côté des gouvernements, mais des gouvernés, des États mais des citoyens ». Des pratiques d'hospitalité se multiplient dans tous les pays concernés, portées par des anonymes qui donnent sans compter et soutiennent les exilés sans rien exiger en retour. Le secours et l'accueil dont nous avons rêvé sont bien présents : travail humanitaire, impulsion hospitalière saisissent des villes et des villages. Tous font le pari de la main tendue plutôt que du mur, du futur plutôt que du passé, de l'individu plutôt que de la raison d'État.

L'Europe ne peut pas être qu'une Europe de prochains, elle est déjà une Europe de lointains. Certes, la destruction de la « Jungle » et de tous les campements illicites, lorsqu'elle n'est suivie d'aucune solution réelle d'accueil alternatif, nous fait croire que

1. Raphaël Glucksmann, *Notre France*, Allary éditions, 2016.

nous pouvons n'être qu'entre nous. La réalité est autre : l'Europe, ce sont aussi toutes ces vies qui viennent à Calais et ailleurs et ne sont autres que parce que nous ne voulons pas les côtoyer.

Devenir voisin et voisine, c'est cela qu'une philosophie de terrain nous apprend, l'insuffisance de l'ici. Pas de magistère moral savamment donné sur fond d'estrade et de tableau noir. Nous l'avons compris à la surface de nos corps et de nos vies. Ce qui arrive aux autres, contraints à l'exil, pourrait nous arriver.

La fin de l'hospitalité d'État est sans aucun doute le verdict que nous ramenons de Calais, de Macédoine et d'ailleurs, mais elle ne signifie pas la fin de l'hospitalité des individus ou des collectifs. Plus l'hospitalité politique reflue et plus en retour l'hospitalité éthique augmente. L'erreur serait cependant d'interpréter le déclin de la première comme la raison d'être de la seconde. Politiser l'éthique de l'hospitalité, c'est cela qui s'expérimente dans la Jungle, dans la Linière, à Tempelhof, à Lampedusa. « Il nous faut assister à la naissance des idées et à l'explosion de leur force : et cela non pas dans les livres qui les énoncent, mais dans les événements ¹. » Calais n'est pas qu'une relégation, une frontière, c'est aussi dans le même temps un événement. Que ferons-nous de Calais ?

1. *Ibid.*